



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

116-117 | 2009
Anthropologie, psychanalyse et État

Psychanalyse et anthropologie aujourd'hui. Une question de genre

Psychoanalysis and Anthropology Today: the Gender Question. Interview with Richard Rechtman Conducted by Laëtitia Atlani-Duault

Richard Rechtman et Laëtitia Atlani-Duault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3910>
DOI : 10.4000/jda.3910
ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009
Pagination : 121-129
ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Richard Rechtman et Laëtitia Atlani-Duault, « Psychanalyse et anthropologie aujourd'hui. Une question de genre », *Journal des anthropologues* [En ligne], 116-117 | 2009, mis en ligne le 01 avril 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3910> ; DOI : 10.4000/jda.3910

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Psychanalyse et anthropologie aujourd'hui. Une question de genre

*Psychoanalysis and Anthropology Today: the Gender Question. Interview with
Richard Rechtman Conducted by Laëtitia Atlani-Duault*

Richard Rechtman et Laëtitia Atlani-Duault

1 Entretien avec Richard Rechtman réalisé par Laëtitia Atlani-Duault

Laëtitia Atlani-Duault – Richard Rechtman, vous êtes psychiatre des hôpitaux et anthropologue (HDR), chercheur à l'IRIS, et chargé d'enseignement à l'École des hautes études en sciences sociales. Vous êtes l'auteur de nombreuses publications en anthropologie politique de la psychiatrie et de la santé mentale, notamment sur les rapports entre l'anthropologie et la psychanalyse. Vous avez récemment coécrit avec Didier Fassin un ouvrage intitulé *L'empire du traumatisme*¹. Pour ce numéro du *Journal des anthropologues*, que peut-on dire de l'actualité des rapports entre psychanalyse et anthropologie ?

Richard Rechtman – Il est difficile de parler de l'actualité du rapport entre la psychanalyse et l'anthropologie sans faire un léger détour historique car ce sont deux approches de l'homme qui se côtoient, se concurrencent souvent, se complètent parfois, et plus rarement dialoguent depuis plus d'un siècle. Or, depuis l'origine de cette longue histoire, la controverse, la rivalité voire la contestation de l'une par l'autre (et réciproquement) l'ont régulièrement emporté sur la volonté d'ouvrir un dialogue fécond dans lequel l'une et l'autre, sans se confondre, pourraient bénéficier des avancées de l'autre. C'est d'ailleurs une grande constante et une authentique spécificité, je crois, du rapport anthropologie et psychanalyse ; il existe une oscillation entre conflictualité et confusion, entre guerre de tranchée, menace d'annexion et revendication d'indépendance d'une sous-discipline, comme si le devenir de l'une dépendait de l'effacement de la seconde. L'apport de concepts analytiques dans le champ anthropologique, par exemple, produit plus volontiers une volonté hégémonique de la psychanalyse vers une sorte d'anthropologie générale et psychanalytique, qu'une façon, plus modeste mais néanmoins pertinente, d'apporter un ou deux concepts supplémentaires dans une discipline qui possède déjà une solide

autorité scientifique. On comprend bien les réserves de certains anthropologues voyant dans le rapprochement avec la psychanalyse une tentative d'annexion. Mais les anthropologues ne sont pas en reste pour jauger à l'aune de leurs propres conceptualisations la pertinence du savoir psychanalytique et pour, d'une certaine manière, revendiquer à leur tour une meilleure connaissance de la singularité humaine. Imagine-t-on la même chose avec d'autres approches ? Je ne le crois pas. Lorsque l'anthropologie emprunte des concepts à la linguistique, ou à l'histoire, ce n'est pas nécessairement pour dissoudre la linguistique et l'histoire dans l'anthropologie, pas plus, d'ailleurs, que pour se mettre sous leur empire, voire leur emprise. Avec la psychanalyse, le quiproquo me semble résolument récurrent : contestation ou absorption, dont on ne sortirait que par l'invention d'une nouvelle branche réunissant les deux disciplines. Cette dernière tendance, que l'on pourrait qualifier d'indépendantiste, est au mieux représentée par la tradition ethnopsychiatrique de Roheim à Devereux en passant par des figures plus contemporaines comme Nathan ou Moro, dans laquelle il s'agit plus d'ouvrir un champ autonome que de favoriser un développement réciproque. Mais c'est avec Lévi-Strauss qu'en France le débat prend une tournure plus officielle. Au-delà de la querelle entre Claude Lévi-Strauss et quelques psychanalystes, comme André Green, je pense important de souligner que l'apport de Lévi-Strauss dans cette affaire n'est pas tant ce qu'il a pu dire de et sur la psychanalyse – après tout sa renommée ne doit rien à son éventuelle connaissance (ou méconnaissance dans ce cas) de la psychanalyse – mais bien plus ce qui, à travers les méprises qui s'y dévoilent, traduit que l'anthropologie et la psychanalyse ne parlent résolument pas des mêmes choses lorsqu'elles parlent de l'humain, contrairement aux apparences, devrait-on ajouter. Or, j'ai le sentiment que de nombreux auteurs contemporains, tant chez les psychanalystes que chez les anthropologues, sont encore aujourd'hui prisonniers des termes de cette époque (avec néanmoins de salutaires exceptions, pensons par exemple à Charles-Henry Pradelles de Latour ou à Bernard Juillerat). Ce point me semble essentiel dans la mesure où les tentatives qui ont essayé de lier l'anthropologie et la psychanalyse sont parties du principe que, d'une certaine manière, on parlerait de la même chose avec des termes parfois différents, parfois semblables. Je crois qu'aujourd'hui on commence enfin à en revenir, du moins je l'espère. Il me semble en effet, que ces deux disciplines ne parlent vraiment pas de la même chose même lorsqu'elles utilisent des vocables similaires : comme le symbolique, l'imaginaire, le sujet, le social, etc., mais même le politique ou la culture n'y ont pas la même signification, et encore moins la même fonction dans l'édifice théorique. Et je crois intimement que c'est précisément au nom de ces différences radicales qu'il est aujourd'hui possible d'imaginer un dialogue fécond et des emprunts réciproques sans risquer l'annexion ou la collusion. Foucault l'avait déjà envisagé, sans jamais vraiment le développer. On trouve dans la conclusion des *Mots et les choses* une ouverture qui mérite d'être soulignée. Il dit en substance que l'ethnologie et la psychanalyse n'ont qu'un seul point commun, mais qu'il est essentiel et inévitable, et correspond au point où elles se croisent. Sorte de point de capiton qui ancre l'expérience individuelle, unique par définition, dans une trame de signification qui, pour être collective, évolue pour son propre compte. Cet aspect est déterminant, Giordana Charuty l'a brillamment repris en invitant à dépasser les contradictions habituelles du débat entre anthropologues et psychanalystes. Il faudrait aujourd'hui aller encore un peu plus loin et montrer comment ces chaînes qui supportent la signification individuelle, d'une part, et collective, d'autre part, s'alimentent respectivement tout en étant toujours

distinctes et d'une certaine manière autonomes les unes par rapport aux autres. Au fond, il conviendrait de prendre comme objet d'étude ce lieu éphémère où s'effectue le croisement de l'expérience individuelle et de l'expérience collective, pour ne pas dire sociale. C'est tout au moins l'orientation de mes propres recherches. Le contexte est sans doute plus favorable aujourd'hui puisque d'une certaine manière la vivacité des débats entre anthropologues et psychanalystes s'est atténuée ces dernières années, faute de combattants, pourrait-on dire, et peut-être aussi parce que la suprématie du discours psychanalytique a connu certains revers.

L.A.-D. – Justement à un moment où la psychanalyse n'occupe plus cette place dominante, au moment où elle se voit contester jusque sur son terrain clinique, pensez-vous qu'il y ait encore une pertinence à prolonger ou à reprendre le débat ?

R.R. – La réponse est difficile. En effet, s'il s'agit de poursuivre à l'identique le débat, j'avoue ne pas trop en voir la nécessité. D'abord parce qu'il est effectivement daté et correspond au rayonnement du structuralisme des années 1970 ou l'anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse de Lacan dominaient la scène intellectuelle et qu'il pouvait sembler impossible de penser sans eux. J'ajoute que si Lacan a toujours voulu dialoguer avec Lévi-Strauss, ce dernier pensait pour sa part que le futur de la connaissance viendrait plutôt des sciences cognitives. En terme d'équilibre de forces, l'avenir est en train de donner raison à Lévi-Strauss, mais sur le plan purement théorique je serais beaucoup plus mesuré. Je ne crois pas que la radicalité de la découverte freudienne soit en passe de s'essouffler devant les découvertes neuroscientifiques, mais c'est un autre débat. Ensuite, on pourrait se demander dans quel but. S'agit-il de refaire une anthropologie psychanalytique ? Certains auteurs le pensent, comme Markos Zafiroopoulos ou Paul-Laurent Assoun. C'est une façon de concevoir une sorte d'évolution de l'humanité avec des concepts psychanalytiques, hérités de la psychologie des foules de Freud. L'entreprise demeure très intéressante et féconde, mais probablement plus pour la psychanalyse que pour l'anthropologie contemporaine. L'autre idée serait de défendre une clinique, à orientation psychanalytique, et enrichie d'une connaissance anthropologique plus contemporaine. Dans la mesure où la nouvelle anthropologie prend ses objets dans les sociétés complexes d'aujourd'hui et s'intéresse avec un réel succès aux différentes populations qui composent désormais les sociétés occidentales, on peut raisonnablement estimer que la clinique psychiatrique et/ou psychanalytique bénéficierait grandement de ces nouveaux apports. C'est précisément ce qu'ambitionnent les différentes formes d'ethnopsychiatrie et de psychiatrie transculturelle. Mais ce faisant on reste dans l'idée d'un partenariat tantôt concurrentiel, tantôt complémentaire, avec cette idée qu'il pourrait y avoir une continuité, dans la mesure où l'une viendrait aider l'autre. La psychanalyse apporterait un supplément de compréhension à l'anthropologie et l'anthropologie apporterait un supplément de compréhension à la psychanalyse, dans sa pratique. Pourquoi pas ? J'avoue que ce n'est pas dans ce sens-là que je mène mes travaux car je crois que s'il y a une pertinence aujourd'hui à repenser les rapports entre l'anthropologie et la psychanalyse, cette pertinence mérite d'être recherchée là où justement le débat n'a pas encore eu lieu. Il y a me semble-t-il des apports de l'anthropologie qui non seulement questionnent la psychanalyse sur ses fondements théoriques, mais qui sont également susceptibles de l'amener à se développer de nouveau, à retrouver un public, pourrait-on dire. Déjà, il me semble que l'analyse du contexte social dans lequel la psychanalyse se débat aujourd'hui mérite une authentique étude anthropologique, susceptible de l'amener à changer certaines de ses

postures sociales, celles qui lui sont d'ailleurs le plus souvent reprochées. Je pense aux discours sur l'homosexualité ou l'homoparentalité, pour ne citer que les débats publics dans lesquels la psychanalyse adopte souvent une position conservatrice. Des travaux comme ceux de Samuel Lézé sur la place de la psychanalyse dans la société d'aujourd'hui sont à ce titre particulièrement utiles, car je crains que les psychanalystes à eux seuls ne puissent saisir pleinement, avec leurs seuls outils, les enjeux sociaux dans lesquels ils sont nécessairement pris. L'idée selon laquelle la psychanalyse produirait des institutions, des postures et des énoncés nécessairement autres par rapport à toutes les autres formes d'organisations sociales mériterait d'être au moins confrontée à des données empiriques. Il y a donc bien une anthropologie de la psychanalyse à faire, et l'on peut raisonnablement espérer qu'une telle démarche soit susceptible d'amener les psychanalystes et la psychanalyse à regarder le monde contemporain avec des outils actualisés.

L.A.-D. – Mais est-ce que tout cela ne traduit pas avant tout un certain déclin de la psychanalyse ?

R.R. – En effet, on peut se poser la question. Pourquoi les psychanalystes devraient-ils de nouveau chercher un partenariat du côté d'une certaine forme d'anthropologie, alors qu'ils se voient contester leur suprématie dans les secteurs qu'ils avaient l'habitude de régenter jusqu'alors, qu'il s'agisse de la médecine, de la psychiatrie, de la psychologie ou encore du débat public ? Mais je ne crois pas qu'il soit finalement question de « sauver » la psychanalyse à travers la volonté de reprendre le débat avec l'anthropologie. Notons d'abord que depuis sa naissance, la psychanalyse essuie des attaques constantes au point qu'on puisse aujourd'hui se demander si ce n'est pas là la garantie de sa survie. Qu'advierait-il si un jour on oubliait de l'attaquer, n'y aurait-il pas alors le risque qu'on l'oublie définitivement ? Plus sérieusement, je pense que le déclin de la suprématie de certains énoncés psychanalytiques est plus une chance qu'un risque, car c'est sans doute la première fois depuis de nombreuses années que la nécessité d'une modernisation de son discours se fait authentiquement sentir. Et il existe de nombreuses perspectives passionnantes. En effet, qu'elle qu'elle ait pu être la révolution psychanalytique elle est, comme n'importe quelle autre discipline, historiquement contextualisable. Si l'on veut lui redonner (ou lui garder) son actualité, il faut la recontextualiser dans le monde contemporain. Or un certain nombre d'anthropologues font justement une anthropologie du collectif et de l'individuel, et plus particulièrement du quotidien, de l'ordinaire, de ces multiples facettes du monde social dans lequel des individus, des anonymes, doivent se débattre pour exister en tant que tel et comme membre de leur communauté, je pense tout particulièrement aux travaux de Vina Das sur l'Inde. La perspective n'y est pas psychanalytique et pourtant celle-ci y est nécessairement confrontée, dans un dialogue qui je l'espère s'avèrera rapidement fécond, parce que sur cette question du singulier, sur cette forme particulière du sujet social, et sur les rapports qu'il entretient avec le sujet inconscient, la psychanalyse a quelque chose à dire. Tout comme les récents développements en anthropologie peuvent amener la psychanalyse à réinterroger la façon dont elle-même a été à l'origine de ces questionnements sur le sujet moderne.

L.A.-D. – Quels sont les développements que l'on peut déjà envisager, selon vous ?

R.R. – Pour ma part, je travaille sur certaines conséquences de cette révolution de la théorie des genres, que les Anglo-Saxons appellent les *gender studies*. Avec la théorie des genres apparaît non seulement une nouvelle façon de penser la différence des sexes,

mais également une nouvelle façon de réadresser la question du sujet. Pas seulement d'un point de vue philosophique ou théorique, mais de façon résolument empirique. En effet, qu'est-ce qu'un sujet, dès lors que le sexe anatomique et le genre ne se confondent plus nécessairement ? Voilà une réouverture audacieuse de la question. Si vous prenez par exemple la psychanalyse lacanienne, Lacan a construit une théorie originale du sujet, mais il n'empêche que son sujet est, si ce n'est complètement « genré », c'est-à-dire pourvu d'un genre en rapport avec le sexe anatomique, tout au moins déterminé par le rapport qu'il entretient avec la différence anatomique des sexes. Qu'il accepte ou récuse le genre censé découler de sa propre anatomie ne change rien à l'affaire, car c'est bien à partir de sa position par rapport à la différence anatomique des sexes qu'il se situe, même de façon variable. Or, les *gender studies*, tout au moins dans la suite des travaux de Halperin et Butler, cherchent à dénaturer complètement le genre, et par extension le sujet, c'est-à-dire à lui ôter non seulement toute correspondance avec le sexe anatomique, mais plus encore de le détacher de l'idée même d'une différence fondatrice des genres. On perçoit bien sûr l'influence du sujet foucauldien du pouvoir, mais la perspective va plus loin, comme chez Henrietta Moore (qui a récemment publié un livre que je recommande vivement, intitulé *The Subject of Anthropology*), puisque ici il ne s'agit pas simplement du processus social qui fait émerger un sujet (politique) par le truchement du processus d'assujettissement qu'engendre le pouvoir exercé sur l'individu, mais bien d'un sujet psychologique (empirique) ou inconscient.

C'est dans cette perspective que je tente d'inscrire mes travaux récents sur les processus de subjectivation, avec l'idée de distinguer les processus sociaux de subjectivation et les processus inconscient de subjectivation, non pas pour les réunir par la suite, mais pour appréhender les points qui les relient les uns aux autres par l'intermédiaire de ces fameux points de capiton dont je parlais plus haut. Il s'agit avant tout de travaux anthropologiques, essentiellement empiriques, sur les catégories qui nous permettent de nous représenter et de représenter notre monde, mais vous mesurez bien, j'espère, à quel point ils sont également traversés par la psychanalyse, dans une sorte d'anthropologie du singulier et du quotidien de l'expérience.

NOTES

1. Rechtman R., Fassin D., 2007. *L'empire du traumatisme*. Paris, Flammarion.

RÉSUMÉS

Dans cet entretien, Richard Rechtman et Laëtitia Atlani-Duault reviennent sur l'actualité du rapport entre la psychanalyse et l'anthropologie, et montrent qu'avec la théorie des genres (*gender studies*) apparaît non seulement une nouvelle façon de penser la différence des sexes, mais également une nouvelle façon de réadresser la question du sujet.

In this interview, Richard Rechtman and Laëtitia Atlani-Duault revisits current thinking about the relationship between psychoanalysis and anthropology, underlining how gender studies offer not only a new way of thinking about differences between the sexes but also a new way of addressing the question of the subject in the two disciplines.

INDEX

Mots-clés : anthropologie, genre, psychanalyse, subjectivation

Keywords : anthropology, gender, psychoanalysis, subjectivation

AUTEURS

RICHARD RECHTMAN

IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux), UMR 8156 CNRS – Inserm – EHESS – UP 13 – 96 bd Raspail, 75006 Paris.
rechtman@ehess.fr

LAËTITIA ATLANI-DUAULT

Université Nanterre Paris X, Laboratoire d'ethnologie et sociologie comparative, 21 Allée de l'Université - 92023 Nanterre cedex.
laetitiaatlani@wanadoo.fr